

Londres, début du dix-huitième siècle.

Plus grande ville d'Europe avec son demi-million d'habitants, elle en est aussi la plus chaotique. Dans ses rues étroites et mal éclairées se côtoient médecins, mendiants, avocats, coupe-jarret, membres du clergé, prostituées, grands négociants... et alcooliques, victimes de l'effrayante popularité du gin dans la capitale britannique.

C'est une véritable crise sanitaire : la boisson est distribuée par plus de sept mille magasins légaux (et d'innombrables caves crasseuses et parfaitement illégales dans lesquelles le gin - souvent dilué à la térébenthine ou à l'acide sulfurique - coule à flots) qui écoulent chaque année la bagatelle de 37 millions de litres de ce doux breuvage.

Inutile de préciser qu'une telle concentration d'alcool fort au sein d'une métropole bourgeonnante ne peut qu'engendrer quelques troubles de l'ordre public, d'autant plus qu'aucune force de maintien dudit ordre n'existe jusqu'à la formation des *Bow Street Runners* en 1749.

Comme toujours, il faut attendre un événement tragique pour que la contestation populaire force la main du Parlement. Dans le cas de la crise du gin, c'est une femme, Judith Dufour, qui en 1734 va jusqu'à étrangler son fils de deux ans et vendre ses vêtements pour nourrir son addiction. Le tollé qui s'ensuit force les pouvoirs publics à prendre des mesures pour endiguer l'épidémie ; il est généralement accepté que la crise se résorbe vers 1757.

Durant toute la première moitié du siècle, la ville est donc plongée dans ce chaos enivré.

Est-il raisonnable d'y déceler un lien avec sa réputation montante en tant que capitale culturelle d'Europe, il ne nous appartient pas de le décider. Il est en revanche indéniable que la Londres du début du XVIII^{ème} siècle – nonobstant un taux d'alcoolémie moyen qui ferait pâlir le plus assidu des ivrognes de notre temps – regroupe tous les critères nécessaires pour attirer en son sein un vivier musical des plus intéressants. Johann Mattheson (1681-1764), musicien et diplomate, en atteste d'ailleurs en 1713 dans son ouvrage *Das Neu-eröffnete Orchestre* : « Quiconque cherche aujourd'hui à faire de la musique sa carrière s'en va vers l'Angleterre ».

Londres est la ville de toutes les opportunités pour le musicien européen en quête de reconnaissance. On y dénombre plus d'une centaine de salles de tous acabits dans lesquelles sont joués des concerts publics, à un prix abordable (de un à cinq *shillings* le ticket). La musique y est l'affaire de tous, et la frontière entre musique savante et populaire n'est pas aussi définie que de nos jours.

Exemple de cette perméabilité, l'art de la pantomime, qui se popularise vers 1723, se définit comme un jeu de contrastes entre intrigue sublime et intrigue grotesque, entre culture populaire et culture aristocratique. Les normes y sont inversées, dans une traduction dramaturgique de l'incertitude sociale qui règne sur ce début de siècle. Un public hétérogène afflue pour assister à ces courtes pièces, allant jusqu'à doubler les revenus du théâtre pour la soirée ; inutile de dire que les directeurs de salles et programmeurs voient d'un œil très favorable cette commercialisation des loisirs populaires.

Dans ce contexte de renouveau culturel, deux théâtres royaux se livrent alors une bataille acharnée.

Et c'est au Théâtre Royal de Drury Lane qu'en 1723 donné en représentation un Masque, « Apollo et Daphné », composé par un mystérieux 'Jones'.